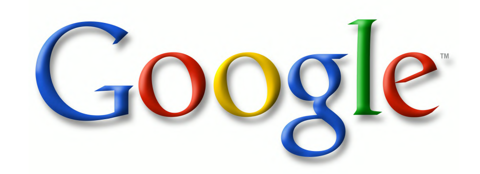


BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

L'Orientation Humaine

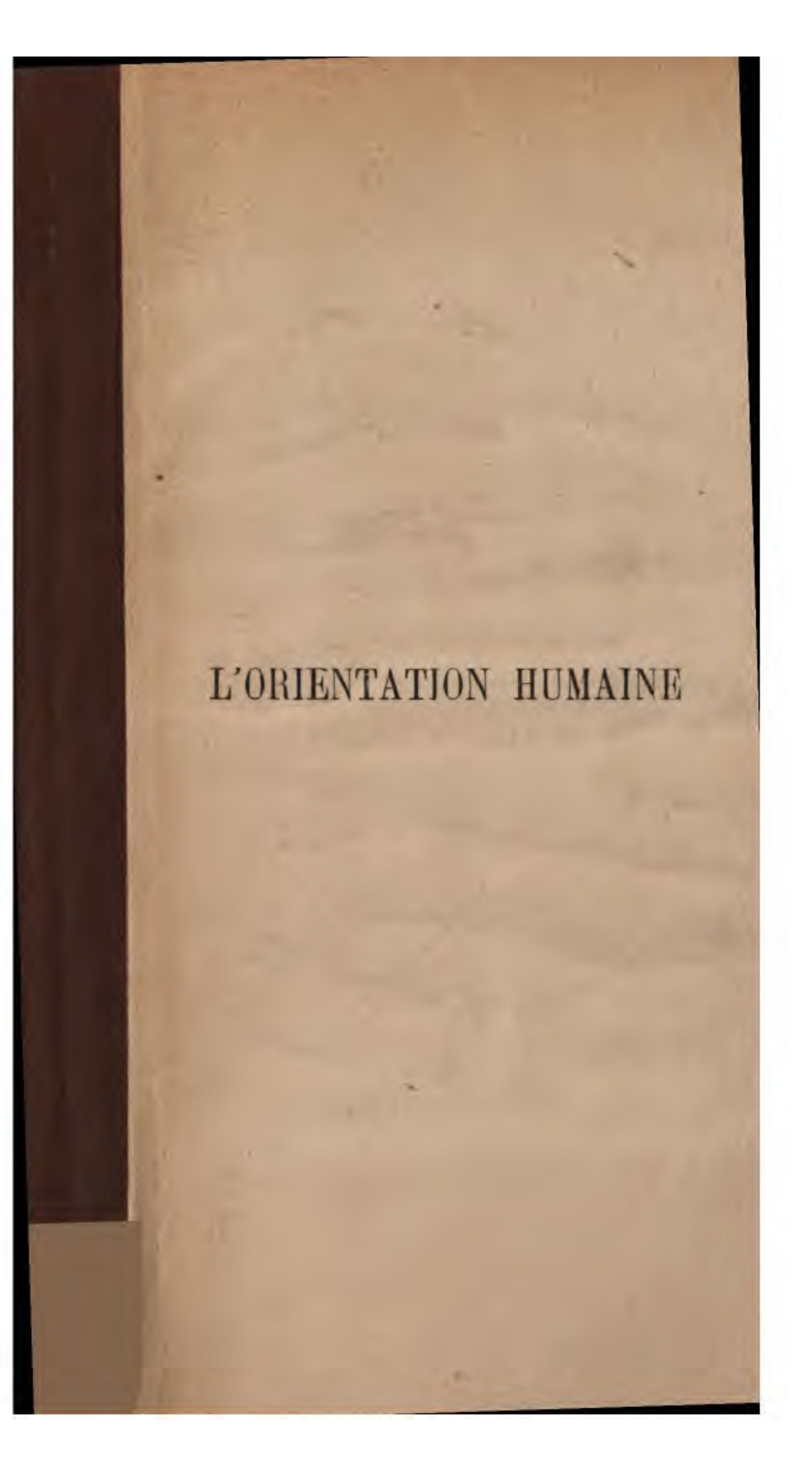
PAR ALBERT LAFARGUE

Professeur au Lycée Condorcet



V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot, Paris.


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



L'ORIENTATION HUMAINE

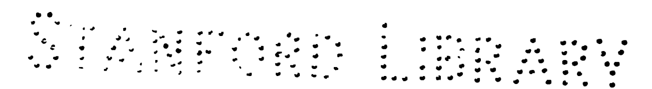
BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

L'ORIENTATION HUMAINE

PAR

Albert LAFARGUE

Professeur au Lycée Condorcet



PARIS (5e)

V. GIARD & E. BRIÈRE

Libraires-Éditeurs

16, RUE SOUFFLOT ET 12 RUE TOULLIER

1904

L'ORIENTATION HUMAINE

I

Les deux ères

On connaît la théorie des *trois états* d'Aug. Comte : ingénieuse et séduisante certes, quelque peu artificielle peut-être. Sans vouloir examiner ce point, il nous semble qu'on pourrait concevoir une division plus naturelle et plus vraie.

La vie de l'Humanité, quelle que soit sa durée dans le passé et quelques progrès qu'aient réalisés les sociétés humaines depuis l'homme des cavernes jusqu'à nous, offre, en effet, un caractère essentiel et permanent, qui se modifie sous nos yeux, promettant de la faire passer de son état premier à un état nouveau.

Si cette vue est juste, le dix-neuvième siècle aura

été la transition entre cette ère ancienne et la nouvelle, dont nous voyons le début et la mise en train.

Cette transition, pénible comme tous les changements d'état, se fait graduellement, mais pourtant avec un mouvement accéléré. Ce mouvement, qui emporte l'Humanité dans des voies nouvelles, a reçu son premier branle de la Renaissance.

L'effervescence intellectuelle et morale du seizième siècle, suivie, après l'accalmie du dix-septième, de l'essor impétueux du dix-huitième dans toutes les directions de la pensée et dans toutes les voies ouvertes par la science, a préparé la transformation.

La Révolution française n'a été que l'explosion de la pensée en travail et son irruption partielle dans les faits. Le dix-neuvième siècle, par la recherche scientifique de plus en plus féconde, nous a mis en état de pressentir la portée du changement qui s'opère et les conditions essentielles de l'ère où nous entrons.

Ces deux états, dont le premier touche à sa fin, et dont le second commence à peine, sont *l'état inconscient et l'état conscient*.

Dans le premier de ces deux états, les sociétés humaines ont évolué suivant les lois naturelles, celles qui régissent la vie universelle, particulièrement la vie de tous les corps organisés. Plus précisément, l'Humanité

s'est développée et a réalisé jusqu'au degré actuel sa lente ascension dans l'échelle des êtres sous l'empire de la loi de sélection naturelle. La lutte pour la vie a été l'agent fatal de perfectionnement : la violence en a été l'instrument ordinaire : le hasard est entré comme facteur principal dans les combinaisons infinies, dans les tâtonnements sans nombre, dans les progrès, dans les reculs et dans les recommencements de cette œuvre grandiose qu'est la formation d'une Humanité consciente.

Dans ce nouvel état, l'humanité s'étant créé une conscience commune, devient *libre de s'orienter* comme l'est toute conscience individuelle. Eclairée par la science, elle peut, si elle le veut, — et tout présage qu'elle voudra, — modifier ou briser la loi d'airain et de sang à laquelle elle a été soumise jusqu'ici comme toutes les espèces végétales et animales, prendre le gouvernement des forces morales comme elle a pris déjà celui des forces physiques, supprimer la violence, diminuer de plus en plus la part du hasard et, servie par les agents naturels, que domestique la science, sur la terre mieux aménagée, parvenir à une grandeur inconnue, à une beauté éblouissante, et enfin récolter dans sa maturité toute la moisson de bonheur contenue en puissance dans les travaux et les douleurs de sa longue et laborieuse enfance.

Le fait capital qui domine tout le passé de l'Humanité est donc qu'à aucun moment nous ne pouvons y constater un état de *conscience universelle.* Les conditions nécessaires à la création de cet état nouveau, qui n'est pas encore complètement réalisé, n'existaient à aucun degré. Au lieu de la société humaine qu'il nous est maintenant permis d'espérer sans passer pour de chimériques rêveurs, c'était *une multitude de tout petits groupes sociaux,* aussi isolés les uns des autres que les peuplades nègres de l'Afrique. Chacun de ces petits groupes pouvait bien avoir sa conscience, synthèse de toutes les consciences individuelles qui le composaient : mais la conscience de l'Humanité ne pouvait exister.

Entre les groupes voisins, la guerre pour le pillage ou l'acquisition des captifs, presque continuelle, seul contact par lequel le rayonnement imitatif pût pénétrer d'un groupe à un autre.

Après combien de siècles de cette civilisation élémentaire et fragmentaire, quelque groupe plus fort ou plus intelligent, produit de la sélection, put s'étendre par la conquête et dominer sur de plus grands espaces, c'est le secret des âges reculés. L'histoire la plus lointaine nous présente déjà des civilisations toutes faites : la Chine, l'Inde, l'Egypte, l'Assyrie.

Mais, quelque avancées ou compliquées que soient

les civilisations, quelque étendus que soient les bassins de fleuves ou les plateaux où elles se sont installées, leur caractère essentiel n'a pas changé : elles sont toujours isolées les unes des autres par des cloisons étanches. Ces civilisations restent *fluviatiles*, et chacune se développe indépendante dans des sens différents, chacune ayant son âme.

Il faut arriver à la constitution de la puissance maritime et commerciale des Phéniciens, puis des Grecs, pour que les foyers primitifs entremêlent leurs rayons et que, dans tous les ordres de l'activité humaine, industrie, navigation, art, religion, philosophie, les conjonctions heureuses s'accomplissent, les adaptations fécondes s'opèrent. La civilisation devient méditerranéenne. Une conscience hellénique se crée, dilatée plus tard par la conquête macédonienne jusque sur les plateaux de l'Asie occidentale et absorbée ensuite par Rome. La conquête romaine élargit le cercle, si bien que dans ce corps immense, parvenu à un certain degré d'homogénéité, l'Evangile pénètre par mille points et que l'apostolat chrétien donne à la conscience du monde civilisé une étendue et une profondeur jusque-là inconnues.

Mais ce monde civilisé est resté bien étroit, à peine la trentième partie de la terre. Encore l'avalanche des barbares vient-elle étouffer ce foyer. La nuit se fait

pour de longs siècles, et il faudra attendre le seizième pour voir poindre une nouvelle aurore.

Aujourd'hui, les conditions sont tout autres : toute la terre habitable est reconnue : la civilisation s'est propagée sur l'Amérique entière, presque au tiers des terres émergées ; la Russie, du moins par son élite, est entrée dans le cercle d'activité, entraînant avec elle les peuples libérés des Balkans. A l'autre extrémité, l'Australie, initiée la dernière, s'est mise à l'avant-garde faisant le pendant des Etats-Unis ; l'Angleterre, qui l'a créée, poursuit — peu importe les mobiles — son œuvre civilisatrice sur tous les points de barbarie qu'elle touche. Comme une marée montante, la civilisation européenne attaque le vieux bloc asiatique dans toute sa périphérie. Le Japon a donné l'exemple de l'accession avec une fougue prodigieuse, la Chine suivra forcément. Chaque région de l'Asie est devenue un satellite d'une ou de plusieurs nations de l'Europe, et la mentalité européenne finira par les pénétrer. L'Afrique elle-même s'européanisera ; l'œuvre s'ébauche déjà sur tous les points : dans moins d'un siècle, l'Afrique sera une seconde Amérique.

Tout cela, certes, constitue bien une des phases de la vieille lutte pour la vie. Mais il y a des raisons d'espérer que ce sera la dernière.

L'imprimerie avait déjà rendu possible l'expansion et la multiplication indéfinie de l'idée ; la télégraphie, la téléphonie ont supprimé pour elle l'espace et la transportent en un clin d'œil sur tous les points de la terre. Quand la planète sera tout entière couverte d'un réseau serré de fils et de cables — et on peut prévoir déjà que les fils eux-mêmes deviendront en partie inutiles — l'Idée circulera librement sur toute sa surface comme l'air que nous respirons ; et l'atmosphère morale tendra de plus en plus à l'homogénéité. La conscience universelle sera créée.

La conscience de l'Humanité ! Ceci n'est pas une chimère. C'est un fait, observable et analysable comme tous les autres faits ; j'ajoute : le fait capital de l'histoire de la vie sur notre planète. C'est le coup de barre qui accélère, et, si nous voulons, assure la marche vers l'avenir meilleur.

Renan écrivait vers le milieu du siècle : « il y a à peine cinquante ans que l'Humanité a aperçu le but qu'elle avait jusque-là poursuivi sans conscience. » (1) Voilà le grand fait constaté.

Si cet avènement d'une *conscience de l'Humanité* est un fait dominateur et d'une importance telle qu'il nous

(1) Renan, *L'avenir de la Science*, p. 367.

paraît ouvrir à l'espèce humaine une ère nouvelle, il faut s'y arrêter. Il n'est pas de question plus haute ni plus grave, plus angoissante même, surtout pour une démocratie qui, comme la nôtre, semble décidément, après un repos naturel, vouloir reprendre le rôle que la Révolution lui a assigné, éclairer la route de l'Humanité en marche.

II

La conscience de l'Humanité

Ce fait dominateur, la création graduelle d'une conscience collective, en quoi consiste-t-il au juste ?

Tout le monde sait que la conscience est le phénomène essentiel de la vie. De la cellule primitive, végétale ou animale, à l'animal complet, de la lueur indécise d'une conscience de protozoaire à la pleine lumière de l'esprit humain, s'élève l'échelle aux degrés innombrables dont la base plonge dans la matière brute, dont le sommet se perd à l'infini dans la splendeur de l'avenir humain.

La conscience naît certainement avec la vie ; tout

être vivant, quelque humble qu'il soit, a la notion de son existence ; c'est le point de départ. Simple et obscure d'abord dans les agrégats élémentaires, cette notion se complique et s'éclaire à mesure que l'être vivant devient capable de recueillir quelque perception du monde extérieur. Il prend alors, par les oppositions mêmes et les résistances qu'il rencontre autour de lui, conscience de sa propre force ou de son *pouvoir*, ce qui ne tarde pas à susciter en lui la conscience de son *vouloir*.

Notions d'*existence*, de *pouvoir* et de *vouloir*, voilà le contenu essentiel de toute conscience.

On conçoit que plus l'être vivant avancera dans la connaissance, plus sa conscience s'étendra et s'éclairera ; l'agrandissement de la conscience se fait par la science.

Aussi peut-on dire que le grand progrès réalisé par l'espèce humaine a été le développement progressif de la conscience. Et, si nous considérons de haut l'évolution de la vie sur la planète du jour de la formation de la première cellule vivante jusqu'à nous, nous serons surpris de constater qu'en somme toutes les forces de la nature déployées dans des millions d'années, ce travail colossal de toutes les minutes qui nous séparent du refroidissement terrestre, tout ce fourmillement de créa-

tures, cette dépense stupéfiante de germes, de formes, d'espèces, ce gaspillage prodigieux de matière vivante aboutit à la formation de consciences individuelles de plus en plus hautes, de plus en plus larges. Et cela est déjà un émerveillement.

Mais il y a plus. Si chaque agrégat vivant est éphémère, et si sa conscience individuelle périt, comme il y a tout lieu de le croire, par la dissociation de ses éléments, elle ne périt qu'à la façon d'un filet d'eau qui se perd dans un océan. Les consciences individuelles tombent dans l'immense réservoir commun qui est la conscience de l'Humanité. Les unes peuvent mourir, l'autre reste immortelle et ira s'accroissant par une accumulation continue jusqu'à l'extinction de la vie sur la terre.

Et c'est là pour l'individu même une sorte d'immortalité, puisque chaque progrès de notre conscience est, pour ainsi dire, l'atome qui va s'incorporer à cette masse immortelle.

C'est cette masse immortelle et toujours grandissante qui est la conscience de l'Humanité. Elle est la mise en commun de toutes les idées communes aux plus nobles, aux plus hautes consciences individuelles, éteintes ou vivantes : d'où la simplicité relative de cette conscience universelle ; car plus la collectivité

s'étend, et moins nombreuses sont les idées communes, mais combien précieuses, puisqu'elles sont l'aboutissement de tout le passé de la terre !

Dans les âges antérieurs, les points de contact n'existaient que dans des groupes très limités. On ne pouvait pas même concevoir un état dans lequel ils se seraient multipliés jusqu'à s'étendre à tous les hommes. La science a fait cette merveille, et nous voyons aujourd'hui se produire cet admirable phénomène de l'extension de la conscience collective à la terre entière; nous assistons à la création d'une conscience planétaire.

Certes, cette évolution n'est pas encore accomplie, en ce sens qu'elle n'est pas universelle. Mais, bien qu'il soit désirable et fort important d'arriver à cette universalité, à quoi nous travaillons, ce caractère n'est pas absolument nécessaire à la constitution de la conscience de l'Humanité.

Une foule de peuplades sauvages, des races entières, et, au sein même des plus nobles, des multitudes d'individus restent encore étrangers à cette mentalité et ne participent pas à cette vie consciente. Mais nous savons qu'il n'est pas nécessaire, pour que la conscience existe pleinement, que tous les atômes d'un agrégat en soient les facteurs actifs. Dans l'animal, les cellules nobles,

celles du tissu nerveux, et particulièrement celles du cerveau, n'ont pas le même rôle que celles du pancréas, et l'on peut amputer les jambes sans atteindre la conscience. De même l'abstention des Turcs, des nègres ou des Chinois ne saurait compromettre l'existence de la conscience de l'Humanité ; il ne faudrait pas confondre l'extension universelle avec la constitution même du foyer conscient.

Or, le foyer conscient est évidemment dans la race blanche, et, en celle-ci, il est particulièrement constitué par les esprits les plus cultivés, qui sont à l'humanité ce que les cellules cérébrales sont à l'individu.

Mais de plus, l'extension elle-même se poursuit avec rapidité. Si nous songeons que les premiers chemins de fer ne datent que d'un demi-siècle, que la télégraphie est d'hier, que le téléphone est d'aujourd'hui, que la terre s'est déjà rétrécie jusqu'à sentir tout entière au même instant l'émotion produite sur un seul de ses points, et que tous les hommes cultivés qui l'habitent sont déjà en état de s'imprégner au même moment d'une idée géniale éclose dans le cerveau de l'un d'entre eux ; si, d'autre part, on est pénétré de la lenteur ordinaire non seulement des évolutions cosmiques, mais des évolutions sociales passées, on ne peut qu'être émerveillé de la rapidité de celle-ci.

Il nous semble qu'on ne saurait attacher trop d'importance à un tel phénomène. Renan, qui l'a aperçu, en est resté effrayé, et cet effroi se comprend ; l'homme, ballotté jusqu'ici par tous les coups du hasard, est aujourd'hui mis en demeure de substituer au hasard sa propre volonté. C'est l'enfant qui, devenu homme, commence à sentir le poids de la responsabilité virile. Que va-t-il en faire ? Question capitale.

En résumé, l'Humanité a acquis aujourd'hui la pleine conscience de son *existence*, de *son unité* ; elle commence à entrevoir l'accroissement indéfini de son *pouvoir* ; reste à savoir ce qu'elle en *voudra* faire.

Le problème est donc celui-ci : l'Humanité étant devenue consciente va se trouver par là en possession d'une source d'énergie nouvelle d'une incalculable puissance. Qu'en fera-t-elle ? Va-t-elle s'en servir pour accentuer et accélérer le mouvement ascensionnel qui l'a portée lentement par le jeu des forces naturelles jusqu'au point où elle est parvenue ? Ou bien, par myopie, fera-t-elle volte-face et faillite ? Ou encore, par imprudence, enivrée de sa puissance neuve, ira-t-elle, dans un élan téméraire, se briser sur d'invisibles écueils ? Ne va-t-elle pas faire comme ces peuples séculairement esclaves qui, tout à coup, mis en possession de la liberté, n'ont pas su en user et se sont

précipités d'eux-mêmes dans un pire esclavage ?

Ce qui peut justifier les craintes, c'est que l'état de conscience n'est ni universel ni homogène. Le centre de rayonnement est dans le corps international savant et pensant du monde civilisé, et c'est là certes un foyer suffisamment homogène et d'une grande puissance. Mais, outre que ses rayons commencent à peine à pénétrer les masses profondes, il existe de grandes agglomérations humaines qui, pour des causes géographiques ou ethniques, n'ont pas encore été touchées. D'ailleurs, cette dernière considération est secondaire ; car une déviation ne peut venir de ces races inertes qui n'ont pas même les moyens, comme les barbares du IVe siècle, de se ruer sur nous. La science nous a donné contre le nombre la force que l'empire romain n'avait pas. On ne pourrait donc redouter de déviation que des masses agissantes déjà baignées par le courant conscient, soit celles d'Europe et d'Amérique.

L'essentiel paraît donc être, pour conjurer les périls entrevus, de faire le plus vite possible *l'homogénéité* dans la conscience collective du monde occidental ; en d'autres termes, il faut que l'orientation donnée aux foules par les centres moteurs soit de plus en plus claire et précise.

L'orientation humaine, qui, dans l'état inconscient des siècles antérieurs, était absolument impossible, est devenue possible. A la période anarchique, servie par la violence et dominée par le hasard, doit succéder l'ère pacifique organisée par l'effort des volontés humaines.

Il y a, dès maintenant, pour la conscience humaine, un petit nombre d'idées communes, idées génératrices qu'il faut rendre palpables et universelles. Il faut en imprégner les multitudes, pour que les multitudes deviennent les soutiens et non pas les obstacles.

L'œuvre du commencement de ce siècle, peut-être l'œuvre du siècle tout entier, sera donc l'orientation humaine, c'est-à-dire la vulgarisation, je dirais presque la prédication, — car il y faut des apôtres — des principes que la science aura reconnus aptes au développement normal de l'Humanité.

Des différentes voies qui s'ouvrent devant nous, quelle est celle que nous prendrons ? Examinons les principales hypothèses.

Le progrès s'étant accompli jusqu'ici par le mécanisme de la sélection naturelle, l'homme pourrait se proposer d'imiter la nature et de faire servir la science acquise à continuer son œuvre par les mêmes

moyens. L'impulsion, le progrès se ferait dans le même sens, mais avec une intensité croissante. La ligne droite se substituerait seulement à la ligne brisée. De hasardeuse, l'évolution deviendrait rationnelle ; elle emprunterait à la science la précision, la rapidité. On arriverait sans doute, en combinant l'hérédité et l'éducation, à créer une élite humaine, comme les éleveurs font des races. Les faibles, les disgraciés, les mal venus, les dégénérés seraient sacrifiés par la science avec plus de sûreté et plus de rigueur encore que par les forces aveugles des âges antérieurs. La violence, mais une violence savante et raffinée serait plus que jamais la loi définitive.

Au sommet, une aristocratie impérieuse, assemblée de dieux ou bande de tigres, suivant l'optique, dominant de toute la force des lois de la nature asservie la foule immense et désarmée, tel est le rêve qui a hanté le cerveau fumeux et déséquilibré d'un Nietzsche.

L'égoïsme roi ferait le super-homme.

C'est la première hypothèse.

La seconde en est la contre-partie.

L'homme, devenu clairvoyant, a jugé la nature. Il l'a vue indifférente au bien et au mal, et, avec une volonté lucide, il a décidé non de la continuer, mais de

la combattre. Les forces avec lesquelles il se mesurait, infatigable Prométhée, avec plus de courage que de succès, il a commencé à les plier, à les dompter, à les domestiquer. Cette puissance nouvelle modifie toutes les conditions de la vie matérielle et résoudra sans doute avec le temps les problèmes économiques les plus compliqués.

Du même coup, il a sondé en partie les mystères de la vie même ; et, s'il n'en a pas trouvé, si peut-être il n'en trouvera jamais la cause première, il en a déjà suffisamment démêlé le mécanisme pour commencer à influer sur ses manifestations et à diriger jusqu'à un certain point son activité. En tout cas, il sent très bien qu'il ne lui est pas interdit d'aspirer non seulement au gouvernement, mais à la modification des énergies morales.

Des deux énergies qui régissent le monde moral, l'égoïsme et l'altruisme, il a reconnu que la part léonine du premier était un legs de l'ère inconsciente et que la culture du second doit être la grande affaire de *l'humanisme* qui va succéder au *naturisme.*

Si la première voie aboutit à l'aristocratie, celle-ci mène à la démocratie.

Les deux conceptions s'opposent de tous points. L'une a pour but le perfectionnement d'une élite au

détriment de la masse ; l'autre le perfectionnement universel, dût-on arriver moins haut ; la première vise le bonheur de quelques-uns, la seconde le bonheur de tous.

Sacrifier la masse humaine au super-homme, qui peut n'être qu'un rêve, ou sacrifier le super-homme problématique à l'Humanité, réalité vivante et tangible, voilà le dilemme. Il ne semble pas que la conscience humaine puisse hésiter.

Et qu'on ne dise pas que le problème de la réalisation du bonheur est insoluble. Il est vaste, complexe, difficile. Bien fou celui qui aurait la prétention de le résoudre au moyen de formules ! Il y faudra l'usure de bien des générations. Nous ne pouvons, dès à présent, qu'une chose, fixer le sens général de l'orientation. Mais cela, nous le pouvons et nous le devons.

Lorsque Colomb était en pleine mer et que l'équipage se lamentait et le couvrait d'outrages, lui gardait intacts son espoir et sa foi. C'est qu'il savait non pas au juste la forme de la terre où il aborderait, mais qu'en cinglant toujours vers l'Ouest il ne pouvait manquer de rencontrer la terre pressentie. Le Colomb moderne, c'est l'élite humaine en marche vers les Orients lumineux. Si nous savons garder la ligne, le vaisseau ne peut manquer d'aborder.

III

LE BUT HUMAIN

Faire du bonheur, c'est ce que l'homme a voulu de tout temps, l'homme comme tous les êtres vivants ; c'est l'aspiration universelle et éternelle, et tous les êtres qui vivent sur toutes les planètes qui peuplent l'immensité doivent obéir sans doute à une impulsion identique.

Mais si l'aspiration est une, la conception même du bonheur a dû varier suivant les races et les temps. Le Nirvâna et l'absorption en Brahma, le royaume de Dieu de Jésus, le paradis de Mahomet et le Walhalla des Germains ne se ressemblent pas ; pourtant, tous ces divers idéals offrent ceci de commun que la réalisation en est transportée de la terre au ciel. La terre sombre n'avait plus qu'une ouverture sur la lumière, la mort. Au tombeau commençait la vie pleine.

Aujourd'hui que les dogmes s'effritent et tombent en poussière, nous avons rattaché les fils rompus qu'avait tressés autrefois avec tant de sagacité le génie d'Epi-

cure, et, comme lui, nous cherchons notre destinée sur la terre.

Notre incertitude sur les choses d'au-delà est trop grande pour que nous consentions à sacrifier le réel terrestre au rêve céleste, la vie elle-même, si courte et si précaire qu'elle soit, mais qui est, à une promesse de vie, quelque longue et belle qu'on la suppose, mais qui pourrait bien ne pas être.

Et cela change toute l'orientation sociale. Si nous perdons le paradis supra-terrestre, dont l'attente délicieuse a adouci la misère de nos aïeux, il nous faut la compensation du paradis terrestre.

Oh! un paradis auquel il manquera toujours quelque chose : nous ne tuerons jamais tout à fait la douleur et le mal ; l'homme ne sera jamais Dieu. Raison de plus pour travailler avec une ardeur inlassable à diminuer la somme des misères. Toute conquête sur le mal est une augmentation, présente ou future, du bonheur humain. Sur la mince croûte de cette planète exiguë, la fourmilière humaine continuera l'œuvre des générations éteintes, mais cette fois avec la conscience claire du but : rendre habitable et même confortable notre domicile d'un jour, arracher les épines où nous nous ensanglantons les pieds, faire de l'ombre et des fleurs, domestiquer le fauve humain ou lui limer les crocs, donner

à la science le gouvernail, à la justice l'autorité, éteindre la misère, faire à l'Humanité de demain une atmosphère de bonté, qui oserait prétendre que ce n'est pas là l'œuvre superbe à accomplir ? Et qui ne sent quelle joie intense doit dès maintenant en éprouver l'ouvrier? Nous ne travaillons pas pour nous certes. Mais n'est-ce donc rien que, l'œil fixé sur cette haute et noble tâche, il nous soit donné d'apercevoir de loin, au prolongement de la ligne que nous traçons, le sillon lumineux de la vie accrue et de la joie triomphante ? Est-ce que le reflet ne doit pas nous en illuminer par avance, nous qui avons sur nos ancêtres le privilège de savoir ce que nous voulons et ce que nous faisons, nous qui avons conscience d'être les créateurs volontaires d'un avenir grandiose et, comme le disait Renan, d'une parole merveilleuse, l'ivresse de savoir que « nous faisons Dieu » ?

Et ce n'est pas une utopie. L'adaptation de la terre à l'homme est déjà à moitié faite et la science est pourtant encore toute jeune. Et qui ne voit que le poids énorme que l'homme a dû soulever depuis l'époque du silex jusqu'à nous était mille fois plus lourd que celui qui s'offre aujourd'hui à nos regards plus subtils, à nos bras plus forts, plus expérimentés ?

Ce n'est certes pas au moment où nous apercevons

enfin le but, où la science plus lumineuse nous révèle des horizons infinis, où les conditions récentes de communications rapides, universelles, et de pénétration réciproque permettent sur les points capitaux l'entente mondiale, que l'esprit humain, pris soudain de lâcheté, mollirait et reculerait.

L'homme réalisera donc le bonheur terrestre, le seul qui soit à sa portée.

Si cette idée s'établit solidement dans la conscience de l'Humanité, si nous pouvons la planter à l'horizon lointain comme le point lumineux où nous devons aboutir, on y aboutira. Car les idées sont les forces qui mènent le monde, et l'idée est créatrice du fait. Le fait sort toujours de l'idée comme la vie du germe.

Mais si cette orientation générale suffit pour assurer le succès final, elle ne suffit point pour rendre commode et sûre la marche vers le but. S'orienter, ce n'est pas seulement bien voir le point à atteindre, c'est aussi se faire une idée des voies d'accès, des obstacles et des moyens.

Sans doute, et si on ne perd pas de vue le sommet, on y arrivera toujours, mais au prix de quel temps, de quelles souffrances, de quelles catastrophes de générations sacrifiées !

C'est cela aussi qui doit entrer dans la conscience

de l'Humanité, l'idée de la ligne brisée et difficile qui doit nous mener jusqu'en haut, l'idée de la ténacité, de la prudence, de la circonspection nécessaires. Quant aux accidents de route, quant à la forme exacte des sommets que nous avons à conquérir et que nous apercevons de si loin, qui pourrait les prévoir ou la décrire ?

Laissons aux partis politiques le soin de faire des plans formels de réorganisation sociale, laissons-les tracer au cordeau les avenues et même les bâtiments de la cité future. Les divers architectes la conçoivent de diverses manières ; ceux qui leur succéderont la verront encore autrement. Tout cela est tracé sur du sable et le premier vent du matin efface les traces de la veille.

Mais ce qui est plus important, ce qu'il est urgent de fixer, c'est la nature et la qualité du moteur qui doit nous entraîner vers le but, vers le bonheur humain. Quel est celui des fluides moraux auquel nous demanderons de nous soulever vers la terre promise ? De nos instincts, quel est celui auquel nous reconnaîtrons la force victorieuse ? Lequel devons-nous cultiver, renforcer, canaliser, accumuler ? Est-ce un seul ? Est-ce plusieurs ? Et, s'il en est plusieurs de bienfaisants, à quelle dose les combiner ?

Au-dessus de la sphère trouble des intérêts person-

nels et des partis politiques, nous pourrons ainsi nous élever jusqu'à la région où l'accord est possible pour l'action commune.

Une partie du XVIII[e] siècle a cru, avec Rousseau, à la bonté initiale de l'espèce humaine. Il semble que ce fut là quelques lambeaux de l'idée biblique du paradis terrestre encore vaguement flottants dans des esprits de philosophes. Personne aujourd'hui ne consentirait à reprendre la thèse de Rousseau. Au premier échelon de cette longue échelle que l'homme, dégagé de la bête, monte péniblement vers un plus haut avenir, se tient l'anthropophage, on ne peut se le dissimuler.

S'ensuit-il que l'homme soit essentiellement méchant? Non. Cette thèse ne serait pas plus vraie que celle de Rousseau. La vérité, c'est que des instincts divers coexistent en nous dès l'origine.

Ces instincts peuvent être ramenés à un très petit nombre. Schopenhauer en reconnaît trois : l'égoïsme, la méchanceté, l'altruisme ; il y aurait donc trois types d'hommes : les égoïstes, les méchants et les altruistes, comme il y a des bruns, des châtains et des blonds.

Que l'on rencontre des exemplaires purs de ces trois types, cela n'est pas douteux ; l'histoire et l'expérience

nous l'enseignent. Mais c'est l'exception. Le cas ordinaire, c'est le type mixte. Le moi est le champ de bataille de nos instincts. Et si on réfléchit un peu aux lois de l'hérédité, il ne peut en être autrement : chacun de nous est une trame où se croisent et s'entrelacent les milliers de fils issus des couches ancestrales profondes et diverses, à l'extrémité desquels aboutissent toutes les actions et réactions antérieures.

Les instincts primitifs doivent donc coexister et l'emporter tour à tour. Et cela est heureux, car c'est cette coexistence qui rend possible l'éducation. Elle est la condition indispensable du progrès humain. Sans germe, pas de culture. L'instinct, c'est le germe. On peut en diriger la croissance, fortifier l'un au détriment de l'autre. Comme toutes les forces, l'instinct peut être excité ou atténué.

Des trois instincts primordiaux de Schopenhauer, il nous semble qu'on peut n'en retenir que deux, le troisième, celui de méchanceté, paraissant bien n'être qu'un dérivé de l'égoïsme. Nous inclinons à penser que la méchanceté n'est autre chose que l'instinct égoïste contrarié par le milieu. Ce sont les circonstances qui ont fait l'égoïste méchant.

Que l'égoïste, favorisé par le milieu, trouve le moyen de dilater, de développer à son gré son être, il

pourra, surtout s'il est habile, passer pour un brave homme ; nul ne le classera dans la catégorie des méchants.

Mais que la satisfaction de ses besoins, que sa soif de jouissances, que ses passions rencontrent des difficultés, que le milieu lui oppose des barrières, ce milieu le rendra combatif, et cette combativité n'aura de limites que celles de son tempérament. Avec de la volonté et de l'énergie, l'égoïste deviendra méchant et même cruel. C'est une pente naturelle sur laquelle une volonté plus ou moins forte le précipitera plus ou moins vite.

Il est évident qu'une fois le caractère acquis, les lois de l'hérédité pourront le consolider. De là le *type tigre* dans l'humanité.

Si la méchanceté est un instinct dérivé et complexe, un produit, il ne reste comme instincts primordiaux que l'égoïsme et l'altruisme.

Ce sont là des mouvements simples et clairs dont l'existence n'exige pas de démonstration. Il suffit de les constater.

Le premier apparaît comme la condition du développement et de la conservation de *l'individu*. Ce que le premier est pour l'individu, le second l'est pour *l'espèce*.

Nous avons vu que l'étouffement de l'instinct altruiste nous mène au système aristocratique de Nietzsche ; la culture, le développement de l'instinct altruiste nous imposent la recherche et la conquête du bonheur universel. Cette conception implique le triomphe de la démocratie.

Si donc nous visons le bonheur humain et terrestre, le choix n'est pas douteux. Il faut nous orienter vers la démocratie universelle par la culture du sentiment altruiste.

IV

ÉGOÏSME ET ALTRUISME

Quel est le rôle des deux instincts primordiaux ? Quelle en est la valeur sociale ? Faut-il favoriser l'un et étouffer l'autre ? Faut-il les combiner et dans quelle proportion ?

La solution de cette question doit entrer, comme élément capital, dans la conscience de l'humanité. Examinons-la rapidement.

L'égoïsme a à peine besoin d'être défini. Il suffit

de dire que c'est l'amour se repliant et se confinant en soi, tandis que *l'altruisme* c'est l'amour rayonnant.

L'altruisme, mot nouveau, chose aussi vieille que le monde, c'est l'instinct de la cellule s'associant à la cellule à laquelle elle a donné naissance, que dis-je ? c'est l'impulsion de l'atome attiré par l'atome, c'est la loi initiale et suprême, créatrice des mondes, quel que soit le nom qu'on lui donne, affinité, gravitation, sympathie, amour.

Certes, s'il est un principe dominateur, c'est bien celui auquel obéit toute matière, brute ou organisée, celui qui crée et maintient et recrée sans cesse tous les agrégats connus, depuis les soleils jusqu'à l'homme, celui qui règle le rythme des planètes et les mouvements des sociétés humaines.

Nul n'est à la fois plus clair et plus imposant, puisqu'il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir à l'œuvre.

Chez les animaux, et en particulier dans l'espèce humaine, nous retrouvons cet instinct à la racine de toute société. Supprimez-le par la pensée et essayez de concevoir sans lui non pas seulement la famille, l'Etat et l'idée générale d'humanité, mais même les associations les plus rudimentaires d'animaux, vous ne le pourrez pas.

Vous aurez beau alléguer l'intérêt personnel, la nécessité de se rapprocher du semblable pour soutenir la lutte contre le moins semblable, vous aurez beau étreindre les faits dans la formule de l'égoïsme, il y en aura des milliers qui la déborderont toujours, des espèces de dévouement dans l'analyse desquels vous ne trouverez pas un atome d'égoïsme, et cela même chez les animaux inférieurs. Les observations abondent, les preuves sont tombées dans le domaine public.

Il est fort possible, mais cela importe peu, que l'altruisme soit à l'origine sorti de l'égoïsme, que le fait primordial de l'association cellulaire, par exemple, n'ait été qu'une impulsion obscure tendant à la conservation ou à l'accroissement de l individu ; mais une fois le branle donné, l'impulsion renforcée est devenue l'instinct essentiel, qui de la cellule a passé à l'agrégat auquel d'ailleurs elle était indispensable pour la conservation de l'espèce.

A l'heure où nous sommes, il est plus grand que jamais le nombre des esprits qui se rendent compte que cet instinct, de plus en plus justifié et épuré, est le grand, presque l'unique ouvrier du progrès humain : c'est le ferment qui échauffe et travaille la masse.

Et le monde entier en a si bien conscience que partout déjà cette effervescence des âmes éclate dans les faits et que l'altruisme est en train de commander le mouvement et l'orientation vers l'avenir meilleur.

Car il en est des phénomènes moraux comme des phénomènes physiques. L'électricité a toujours existé : elle était partout dans la nature, et l'homme, qui en était imprégné, ne la connaissait pas. Aujourd'hui que nous l'avons reconnue et captée, la voici qui métamorphose la terre et multiplie à l'infini le pouvoir de l'homme.

Nous pouvons de même capter un instinct, l'exalter, le canaliser, le gouverner, et nous en centuplerons la force rien que par la conscience claire de son existence et de ses effets.

Voyez l'instinct altruiste à l'œuvre dans ses manifestations actuelles : coopération, groupements socialistes, pitié croissante pour les misérables, adoucissement des peines, aspiration de plus en plus précise vers la pacification universelle. N'est-il pas évident que nous sommes emportés d'un mouvement incoercible par un instinct de plus en plus conscient ?

S'il est établi, comme nous le pensons, que l'instinct

altruiste est le ferment social, l'agent de l'harmonie humaine, le constructeur désigné de la cité future, l'instinct égoïste qui le limite étroitement, qui l'empêche de se développer, n'est-il pas l'ennemi à combattre, le mal à anéantir ?

On peut se demander tout d'abord si cet anéantissement est possible. Pourrait-on extirper du cœur humain l'impulsion première sans laquelle nul être n'aurait abouti, la condition même de la conservation et de la durée ? L'égoïsme n'est-il pas une loi naturelle ? Et si l'homme peut se servir d'une loi, maîtriser un agent moral comme il maîtrise un agent physique, peut-il aller jusqu'à le supprimer ? C'est tout à fait improbable.

En réalité, le fait s'est bien produit partiellement ; et, sous l'influence de grands courants moraux, on a vu l'égoïsme fondre totalement non seulement dans des âmes d'élite, mais de proche en proche, par contagion, dans des groupes entiers, jusque dans des masses grossières. Des peuples, des foules, se sont trouvés à certains moments historiques entièrement purgés d'égoïsme. Ce miracle a été accompli, il y a vingt-quatre siècles, en Orient, par Çakia-Mouni et, cinq cents ans plus tard, par Jésus de Nazareth. Mais Çakia-Mouni promettait le Nirvana et Jésus le ro-

yaume de Dieu. Ce n'était pas une destruction de l'instinct égoïste, ce n'était qu'un sommeil qu'on exigeait de lui. On renonçait aux joies d'un jour pour se procurer les joies éternelles ; au bonheur si précaire et si mêlé de la terre pour récolter au plus tôt le bonheur céleste, parfait et sans fin. L'égoïsme était chassé de la vie, mais refoulé après la mort ; on faisait le sacrifice du capital, mais pour le placer à intérêts composés.

D'ailleurs, de savoir si on pourrait détruire l'égoïsme est en somme une question oiseuse. Mieux vaut se demander si la chose est souhaitable.

Eh bien ! non, elle ne l'est pas.

L'altruisme pur, tel que le prêche Tolstoï, tel que l'ont aussi conçu le bouddhisme et les chrétiens de la primitive Eglise, aboutit nécessairement à la maxime impérative de la non-résistance au mal. Or, on ne fera jamais consentir l'Humanité à la non-résistance. Les non-résistants s'appuient sur la parole du Christ : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi la gauche ; et si quelqu'un veut te faire un procès et te prendre ton manteau, donne-lui aussi ta robe. »

C'est ainsi que, dans la légende indienne, Pûrna présente sa poitrine nue à la brute qui, sans raison, bande son arc pour le tuer, et lui dit : « Toi dont le

visage respire la bonté, frappe ici. » Il est évident qu'un pareil état d'âme ne peut être créé que par l'exaltation religieuse.

Et de fait, ceux en qui nous le constatons, les non-résistants d'Amérique (1), les quakers, Tolstoï et les Doukhobors s'appuient tous sur l'idée religieuse, sur la parole du Christ. Les Doukhobors ne reculent pas devant le knout et la Sibérie, parce qu'ils sont soutenus par la foi et les promesses d'une autre vie. Mais les autres ? Tous les Occidentaux, et ils sont de plus en plus nombreux, qui se sont dégagés de la conception théologique ? Quelle prise peut avoir sur eux la doctrine de la non-résistance, avec son cortège de persécutions et de tortures en cette vie, s'ils sont convaincus que la destinée des vivants se termine à la mort ? Et s'il est vrai que cette doctrine, en ce qu'elle a d'absolu, ne peut franchir le cercle restreint de l'idée théologique, si elle doit rester confinée dans une élite de fervents et d'illuminés, que pouvons-nous en attendre ?

Supposons que chez tel ou tel peuple elle parvienne à conquérir une minorité : cette minorité, quelque importante qu'on la fasse, composée sans doute des

(1) Voir le Catéchisme d'Adin Ballou, dans *Le Salut est en nous*, de Tolstoï.

3

meilleurs, ne tarderait pas à devenir la proie d'une majorité inférieure, et ce serait, en définitive, le triomphe du mal sur le bien.

Imaginons l'impossible : que, dans une nation, la majorité soit gagnée. Cette nation, dans l'état présent du monde, ne serait bientôt qu'un troupeau de moutons que se partageraient les voisins, restés à distance de cet idéal.

Ce serait l'étouffement, la suppression des éléments les meilleurs de l'Humanité, la sélection à rebours. Au lieu de lutter contre le *struggle for life,* nous lui prêterions tout notre concours, en laissant le champ libre aux méchants.

Lutter, au contraire, contre l'instinct altruiste, chercher à l'étouffer au profit de son puissant rival serait sans doute plus facile. Les instincts sont comme les organismes : ce sont les plus élevés, les plus parfaits qui sont les plus délicats et les plus fragiles.

Mais il faut lire l'évangile de Nietzsche pour voir où on aboutirait. Certes, ce serait une grande simplification sociale : une masse aveuglément soumise, un immense troupeau d'ilotes, sous la conduite d'une bande de brigands de haut vol. Cet idéal, ce n'est point la Cité future ; c'est le passé barbare, dont i

traîne encore trop de lambeaux, même en Europe.

L'idéal humain, ce que nous voulons préparer pour nous venger noblement des horreurs du passé et des tristesses du présent, ce n'est pas le bonheur d'un petit nombre par l'oppression de la masse, c'est l'épanouissement de la race humaine ; c'est l'accroissement continu pour nos descendants de la joie de vivre ; c'est la moisson de bonheur que la terre nourricière porte dans ses flancs, cette terre dont nous n'avons tiré jusqu'ici, par notre faute, que des fruits amers et des rameaux stériles.

V

LA LIMITE DE L'ÉGOISME

Nous avons reconnu que l'égoïsme est indestructible, bien plus, qu'il est utile et qu'il faut lui faire sa part. Mais quelle part? Comment opérer la conciliation? (1).

(1) Toute règle morale ne doit être qu'une conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme. (Guyau, l'*Irréligion de l'Avenir*, page, 174.

Car il s'agit de concilier deux instincts opposés de manière que l'un acquière en s'accroissant toute sa vertu bienfaisante et que l'autre soit réduit au rôle subordonné et purement défensif?

Dans cette espèce d'alliage, comment peser la dose du métal inférieur? Ou, plus clairement, où tracer la limite du champ d'action des deux instincts ?

S'il fallait élucider les détails, fixer une jurisprudence morale, discuter et régler d'innombrables cas de conscience, ce serait une œuvre complexe, délicate, difficile. Puisque nous ne nous occupons que de l'orientation générale, il ne s'agit pas de cela, mais seulement de tracer une ligne que l'égoïsme, réduit à sa part légitime, ne doive pas franchir. Cette ligne, c'est la violence.

La violence, voilà l'ennemi, celui qu'il faut poursuivre et traquer dans son fort. Voilà le Protée qu'il faut enchaîner ; car depuis qu'elle règne sur la terre, c'est-à-dire depuis l'avènement de la vie, elle a su prendre toutes les formes, revêtir toutes les figures.

Laissons de côté la lutte des espèces, ne la considérons que dans l'homme. Qu'elle soit sauvage comme la guerre primitive ou hypocritement brutale et cruelle comme la guerre moderne, qu'elle se pare d'un oripeau d'honneur comme le duel, qu'elle emprunte le nom de

Dieu comme l'autodafé ou qu'elle s'autorise de la loi pour dresser l'échafaud, la violence est abominable et doit être maudite.

La vie est la merveille de l'univers ; c'est sa raison d'être, son moyen et peut-être sa fin. Que la vie soit un mode de la matière ou que ce soit un principe *sui generis* venant s'unir à elle pour la transformer, elle doit nous être également sacrée comme étant la force la plus haute et la plus noble connue, celle qui pousse incessamment les êtres sur l'échelle du progrès infini. De la cristallisation du minéral, qui est son premier essai, jusqu'à la création actuelle de la conscience de l'Humanité, il y a un processus d'une si grandiose magnificence que tous les hommes, quelle que soit leur idée sur le divin, ne peuvent qu'admirer dans un respect ému. La vie doit être pour l'homme la chose sainte et inviolable : cette vénération de la vie doit être la clef de voûte de la morale que l'Humanité édifie.

On peut objecter : ce respect de la vie, où doit-il s'arrêter? Si la vie commence au végétal, peut-être au minéral, faudra-t-il que l'homme s'abstienne non seulement de l'égorgement des animaux qui lui sont inférieurs, mais encore de la mutilation des végétaux eux-mêmes? Serait-il donc condamné par cette morale

nouvelle à se laisser mourir de faim pour ne pas se repaître de cellules vivantes?

Nous répondrons : nous ignorons ce que sera et ce que fera l'homme de demain. L'étal sanglant et hideux des bouchers sera-t-il remplacé par le laboratoire des chimistes? (1) La sarcophagie ira-t-elle rejoindre le cannibalisme au tas des choses mortes? Le travail de la terre deviendra-t-il lui-même inutile? Nous ne le savons pas. L'Humanité, comme tout ce qui est, ne s'avance que pas à pas. La question n'est pas de nous élancer d'un bond au terme de l'évolution, terme dont nous ne pouvons même avoir la moindre idée, mais encore une fois de nous orienter. Demain, l'horizon sera autre, des lueurs nouvelles, aujourd'hui invisibles, guideront la marche en avant. Commençons par imprimer profondément dans la conscience commune l'idée que la vie est sacrée. L'idée engendrera plus tard l'action convenable, à mesure qu'apparaîtront les possibilités des adaptations nouvelles.

Pour le moment, remarquons que l'expansion de la vie ayant créé des séries de consciences de plus en plus hautes et larges, elle devra nous être d'autant plus sacrée que la conscience qu'elle comporte sera plus

(1) Opinion de M. Berthelot.

large et plus haute ; d'où la première conséquence et le premier pas : la vie de l'homme doit être inviolable pour l'homme. L'égoïsme, que ce soit celui d'un individu ou d'un groupe, classe sociale, nation, doit s'arrêter au point où il compromettrait une vie humaine.

Voilà ce qu'il faut tout d'abord obtenir, voilà quelle doit être l'œuvre du vingtième siècle. Le cannibale mange de l'homme ; le Phénicien, le Grec lui-même ont égorgé l'homme pour être agréables à leurs dieux. Il n'y a pas si longtemps que les chrétiens, méconnaissant la parole du Christ, torturaient et brûlaient d'autres chrétiens dans les mêmes intentions pieuses. Nous avons cessé de manger nos frères et nous avons déposé le coutelas et la torche sacrés, mais nous avons notre Moloch, la guerre, et nous tuons encore par intérêt ou par point d'honneur. Il faut que là-dessus la conscience humaine devienne promptement unanime et se révolte enfin : il faut que nous vomissions la guerre.

Ce sera le premier pas. L'avenir ira peut-être plus loin, c'est l'affaire de l'avenir.

Mais comment obtenir ce premier résultat? Qui forgera le frein de l'égoïsme déchaîné? Qui sera assez fort pour lui commander le respect de la limite sacrée? La conscience de l'Humanité, dont la voix commence

déjà à se dégager des vagissements de l'enfant et à prendre des intonations viriles, finira par commander avec une autorité si impérieuse qu'il faudra bien que l'égoïsme cède.

Les temps sont proches d'ailleurs où elle ne se contentera pas d'intimer l'ordre et où, pour la satisfaire, il faudra bien créer des sanctions.

Quelles sanctions? Celles qui appliqueront le principe universellement admis que nul ne peut être juge et partie. Voilà de longs siècles que l'on va répétant cet axiome, qui est la justice évidente. Mais l'application pratique, d'imparfaite qu'elle a été jusqu'ici, doit devenir de plus en plus parfaite. La loi et la coërcition qu'elle entraîne n'a guère visé dans le passé que l'individu. Il faut qu'elle vise désormais les groupes, ces groupes fussent-ils de grandes nations. La loi a pacifié l'individu dans le sein des groupes et elle a constitué la cité ; il lui reste à pacifier les groupes entre eux, classes et nations, et à constituer enfin la cité universelle.

L'œuvre actuelle, c'est donc la pacification humaine. On ne peut pas détruire les oppositions qui sont dans la nature des choses, mais on peut empêcher les forces opposées de se heurter violemment et de s'entre-détruire.

Il faut toujours avoir présent à l'esprit que cette cité de cellules qu'est un homme est l'aboutissement suprême, à l'heure où nous sommes, de l'évolution de la vie sur notre planète. Sommes-nous le dernier anneau de la chaîne ou un anneau intermédiaire? Nul ne le sait. Une seule chose est certaine, c'est que l'œuvre dont l'homme est l'ouvrier, la création de la science et la conquête du bonheur, est bien loin d'être achevée.

Le mouvement s'accélère, un nombre de plus en plus grand de consciences individuelles entre dans le courant qui s'élargit, mais ce courant doit devenir le fleuve sans bord qui couvrira la terre ; et ce n'est pas trop de toutes les volontés unies dans cet universel concours. Qui exclurait-on? Quelle race? Quelle nation? Quel individu ?

Donc, que les haines de races s'éteignent, que les nations se rapprochent, que les individus se respectent. Le plus misérable, le plus humble, le plus dépourvu porte peut être dans le mystère de son être la cellule génératrice d'un progrès futur. Eteindre cette flamme éventuelle, c'est attenter sur l'avenir humain. Déchaîner la violence, décimer une nation, c'est restreindre les chances de l'Humanité future ; faire de l'harmonie, essayer d'adapter au lieu d'opposer, c'est les multiplier. Donc, guerre à la guerre ! Tel doit être le cri de ral-

liement. Abolir la violence, tel doit être le but le plus proche, un but qui n'est d'ailleurs qu'un moyen.

Est-ce à dire qu'à celui qui restera violent il faudra tendre la gorge nue comme Pûrna dans la légende hindoue? Certes non. Contre la violence, que les ennemis de la violence restent unis. Essayons de la réduire par tous les moyens autres que la force, mais jusqu'au point seulement où elle menace notre vie, vie individuelle, vie nationale. Dès que ce point est dépassé, nous avons le droit, le devoir même, tant que l'organisation sociale sera défectueuse et nous laissera en détresse, de repousser la force par la force. Si nous ne voulons pas qu'on attente à la vie d'autrui, ne souffrons pas non plus qu'on attente à la nôtre. Le dépôt de la vie est aussi précieux en nous qu'en autrui, et nous devons le sauver comme nous le sauverions en un autre. Voilà le champ légitime de l'égoïsme et voilà sa limite.

VI

LE RECUL DE LA VIOLENCE DANS L'INDIVIDU ET DANS LA SOCIÉTÉ

L'orientation nécessaire peut donc se résumer ainsi :

Poursuite par l'Humanité devenue *consciente* du bonheur terrestre, le bonheur étant conçu comme la satisfaction facile de tous les besoins raisonnables de l'être et la libre expansion de toutes ses facultés intellectuelles et morales.

Dans cette marche ascendante, le guide est la science qui nous fait pénétrer tous les jours davantage le secret des lois naturelles et par là nous rend maîtres d'une force croissante qui les détourne, les combine et les dirige à notre usage et à notre profit.

La science, en éclairant et précisant nos conditions d'existence, en nous donnant la notion exacte de notre place dans l'univers, nous a fait toucher du doigt et notre faiblesse et notre grandeur.

En rapprochant de plus en plus tous les hommes

dans le temps par la critique historique, dans l'espace par les progrès de la géographie et de l'ethnologie, en les mêlant personnellement par des communications rapides, en confondant leurs idées par la propagation instantanée de ses découvertes, elle a donné naissance à la *Conscience de l'Humanité*.

A cette lumière, nous avons aperçu qu'au procédé de la nature tâtonnante, qui est le progrès des êtres par la lutte, par l'extinction des faibles et la survivance des forts, peut être substituée par la volonté réfléchie une méthode rationnelle d'adaptations progressives.

L'instrument de cette révolution qui brisera la loi d'airain de la nature, abolira la violence, émancipera l'homme, le fera véritablement maître de lui-même, c'est l'instinct altruiste *volontairement développé en nous* jusqu'au point au delà duquel il compromettrait l'existence même des groupes humains qui sont les agents du progrès.

Ces principes posés, il nous reste à chercher, dans une revue rapide, où nous en sommes à l'heure actuelle, c'est-à-dire à mesurer le recul de la violence et à examiner ce qui reste à faire pour la combattre efficacement.

En ce qui concerne l'individu, le gros de l'œuvre est accompli. A la violente anarchie primitive a succédé

ici définitivement le système des adaptations sociales.

L'agression armée n'est plus que l'exception, la régression atavique vers l'état disparu. Le cas de légitime défense, de réponse à la violence par la force, se restreint et se restreindra de plus en plus à mesure que le mécanisme des lois se perfectionnera, à mesure que le législateur prêtera davantage l'oreille au savant dont les recherches découvrent et signalent les sources de la violence et du crime. Nous pouvons, dans notre juste impatience, qu'il s'agisse, par exemple, de l'alcool ou de la répression pénale, gourmander la lenteur avec laquelle se fait cette entente du législateur, du juge et du savant ; elle commence pourtant à s'opérer.

Cependant, comme malgré tous les efforts et tous les perfectionnements, il restera toujours des violents irréductibles, et que d'ailleurs l'œil et la main du pouvoir protecteur ne peuvent être partout, l'individu sera toujours appelé, dans des cas exceptionnels, à défendre sa vie contre une agression brutale. Nous avons reconnu que c'est un droit, même un devoir.

Mais ce droit de défense est la limite qui doit rester infranchissable. C'est dire que le duel ne peut pas trouver grâce devant la conscience humaine. Quel qu'en soit le prétexte, il faut le réprouver.

Le duel, legs de la barbarie, n'est plus aujourd'hui

qu'une violence organisée froidement, qui n'a même plus l'excuse de l'impulsion ou de la passion animale. En le réglementant comme un jeu, on l'a adouci sans doute, mais on en a fait un non-sens.

De quel front l'individu soutiendrait-il l'arbitrage entre les nations si à la moindre injure personnelle, à la moindre piqûre d'amour-propre il répondait lui-même par la violence ?

Non, contre l'injure les tribunaux de justice civile doivent suffire. Si la loi est débile, qu'on la renforce ; si le juge est désarmé, qu'on l'arme.

La situation actuelle doit être renversée : l'homme déshonoré ne sera pas dans l'avenir celui qui refusera de se battre, ce sera le provocateur. En attendant, c'est le devoir étroit de l'homme nouveau de refuser le duel.

Si, dans la pratique, la loi paraît indulgente au duel, du moins, en théorie, elle le condamne. Mais que dire de l'article de loi qui excuse, en cas de flagrant délit, le meurtre de la femme adultère ? Est-ce que, sous le régime du divorce, un tel article a l'ombre de raison d'être ?

Certes la femme adultère n'est plus lapidée, elle n'est plus brûlée vive ; on ne la promène plus toute nue sur un âne au milieu des lazzis de la populace ; on

ne l'interne même plus dans un monastère ; mais, si on est assez habile pour la surprendre en flagrant délit, on peut encore la tuer ; la loi nous avertit qu'on en est quitte à bon compte. La loi excuse, donc suggère.

Comment s'étonner après cela de la complaisance du jury pour les crimes dits *passionnels ?* Certes la différence est grande, au point de vue social, entre l'excuse du mari qui tue et l'acquittement scandaleux de l'amant qui assassine par jalousie ou peut-être simplement par vanité de mâle. N'importe, ce sont choses de même ordre ; et rien n'empêchera la foule, qui n'analyse pas, de faire découler l'un de l'autre. La loi a donné un enseignement lamentable, qui a porté ses fruits naturels.

Dans les civilisations élémentaires, l'individu n'a pas seulement à défendre sa vie. C'est aussi la main sur les armes qu'il veille sur les siens, sur son troupeau, sur son champ. Mais aujourd'hui, c'est un point acquis, notre arme c'est la loi, c'est le gendarme, jusqu'au moment où, par sa lente ascension, la conscience de l'humanité sera assez forte pour que le gendarme devienne inutile et la sanction superflue.

Si nous considérons, non plus les relations des individus entre eux, mais celles de la société avec les

individus, nous aurons à constater encore d'importantes conquêtes : l'abolition de l'esclavage et du servage. Et pourtant on n'a pas encore réussi à l'extirper. Les pays musulmans et l'Afrique ont encore leurs chasseurs et leurs vendeurs de bétail humain.

Dans le domaine pénal, les bûchers, la torture, les supplices raffinés où les hommes se sont complus, ne sont plus que des souvenirs, du moins dans les civilisations d'Occident ; quelques peuples, néanmoins, particulièrement la Turquie et la Chine, font encore des taches sombres.

Et nous mêmes, n'avons-nous pas conservé l'échafaud ? On commence pourtant à en avoir honte, puisqu'on va se décider à le cacher. Si, pour le meurtre de la femme adultère, la loi excuse la violence, elle fait pis ici, elle l'enseigne ; et par le moyen le plus suggestif qui soit, par l'exemple. Il faut ne rien savoir des lois de l'imitation et de la suggestion mentale pour soutenir que l'échafaud sert de pilier à l'ordre social. Cent fois, on a réfuté non pas seulement par des raisons, mais par des faits, l'utilité de la peine de mort, et on nous ressasse toujours les mêmes arguments, les mêmes, d'ailleurs, qu'on pouvait invoquer pour justifier les bûchers, la roue, les chevalets, la question par l'eau et par le feu.

Avant un siècle, on aura, en voyant dans quelque musée des horreurs la guillotine, la potence, le garrot ou la chaise d'électrocution, le même frisson qui nous secoue aujourd'hui quand nous voyons les instruments de torture des temps qui ne sont pas encore si loin et qui nous apparaissent pourtant dans un immense recul.

Que dis-je ? le mois dernier (1), on a exécuté un criminel dans un des rares cantons de la Suisse qui n'ont pas encore aboli la peine de mort, celui de Fribourg ; pourtant, il n'y avait pas eu, paraît-il, d'exécution dans ce canton depuis quarante ans. L'assassin était abominable ; il n'y avait pas ombre d'excuse à son lâche et féroce attentat : néanmoins, ce frisson, dont nous parlions et que nous espérons pour nous dans un demi-siècle, a passé sur l'âme de la Suisse entière. Ce simple fait, la mort légale d'un misérable, d'une brute, si l'on veut, à face humaine, ce fait, qui ne nous émeut guère, a agité, pendant un mois, la conscience de ce petit peuple. Ce petit peuple est plus avancé que nous dans la voie qui monte.

Si des relations des individus entre eux ou avec la

(1) Septembre 1902.

société nous passons à la vie des groupes sociaux, nous trouverons l'œuvre d'adaptation et d'harmonie beaucoup moins avancée.

Le groupe naturel et élémentaire, la famille, a certainement suivi une courbe d'évolution qui est nettement dans le sens altruiste.

Au point de départ, chez les nègres, par exemple, la femme est à la fois instrument de volupté et bête de somme. Dans la période intermédiaire, déjà promue à la dignité d'intendante, elle est devenue un peu la compagne, mais est restée beaucoup la servante de l'homme. Aujourd'hui, dans la race blanche du moins, elle est son égale et souvent son inspiratrice. En tous cas, la violence n'est plus, dans les groupes de conscience avancée, un instrument de règne : battre la femme est une honte et d'ailleurs entraîne le divorce.

L'enfant, qui a commencé par être la chose du père, commence enfin à être protégé, du moins contre la violence physique.

Dans la guerre des sexes, — car les phénomènes d'opposition entre les sexes sont nombreux et importants, — le divorce, qui n'est qu'une reprise à l'antiquité, a été, quels qu'en soient les inconvénients, un agent pacificateur.

En somme, c'est dans le cercle restreint de la fa-

mille que l'altruisme, favorisé par le lien du sang et la communion sexuelle, a fait son éducation. C'est dans la tiédeur de ce nid que l'homme s'est progressivement adouci. L'amour de l'enfant, ce prolongement de l'être, a surtout porté l'instinct à son maximum d'intensité.

Il en résulte qu'un des principes de l'orientation doit être d'éliminer tout ce qui pourrait affaiblir la famille, facteur essentiel d'altruisme.

Malheureusement l'association familiale est soumise à des épreuves de plus en plus rudes. Le poison le plus funeste qui pût l'attaquer, la question d'argent, la mine et la corrompt, en France surtout, hélas ! Le mariage devenu une affaire, c'est ce qui pouvait advenir de pis pour l'institution du mariage.

Le système de paix armée pèse sur la famille européenne d'un poids tel que les plus misérables vont se transplanter sur le sol américain et que le plus grand nombre s'anémie au lieu d'origine. L'organe social élémentaire, faute de pouvoir se développer par une substance facile, s'atrophie, surtout chez nous, où ce mal engendre le phénomène lamentable de la dépopulation et menace d'entraîner la perte du corps social tout entier. Pour sauver la famille, il ne faudra rien moins que le désarmement universel.

Si nous sortons de la famille elle-même, nous devons constater que l'opposition entre les sexes est malheureusement en train de prendre une forme nouvelle. C'est une opposition, il est vrai, exempte de violence matérielle, mais qui n'en est pas moins troublante. La femme, émancipée, demande place égale non seulement au foyer, mais dans la société : elle vise à remplir tous les rôles de l'homme. C'est ce qu'on appelle le *féminisme :* question grave et compliquée, que nous ne pouvons même pas effleurer ici et qui est exacerbée encore par la crise du mariage. Les deux perturbations se commandent ; ce qui atténuerait le premier mal atténuerait aussi le second. Ce ne sera pas trop de toutes les suggestions de l'altruisme pour trouver et opérer ici les adaptations nécessaires.

Quant à la guerre entre les groupes familiaux eux-mêmes, si fréquente et si intense dans les civilisations antérieures, elle n'a plus aujourd'hui aucune raison d'être, et elle a presque disparu. La famille n'est plus ni le *genos* grec, ni la *gens* romaine, ni le *clan*. A peine pourrait-on en pays civilisé retrouver des traces et comme des témoins de cet état violent dans quelques cantons montagneux de la Corse, de la Sicile ou des Balkans. La loi ici a triomphé de la violence, et

l'opposition entre groupes se dissout toujours par les tribunaux de justice civile.

Ce que la civilisation a déjà fait pour l'individu et pour les groupes familiaux, on est en droit de l'attendre d'elle pour les groupes plus importants et plus étendus, pour ceux qui coexistent dans le sein de chaque nation et pour les groupes nationaux entre eux.

Ici, presque tout reste à faire. Mais les esprits sont en pleine fermentation et on en verra les effets plus tôt peut-être que beaucoup ne le pensent.

Il semble que les procédés qui ont réussi pour la pacification des individus et des groupes élémentaires devraient être efficaces aussi pour pacifier ces groupes puissants et complexes. En fait, c'est en ce sens que l'orientation se dessine, que travaille la conscience humaine et que se font les premiers efforts. Un projet d'arbitrage obligatoire entre ouvriers et patrons a été proposé pendant son passage aux affaires par M. Millerand, et un tribunal d'arbitrage facultatif entre nations a été constitué sur l'initiative du tzar. Ces deux faits, bien qu'en apparence fort différents, sont tout à fait de même ordre, et ce sont les deux faits les plus gros de conséquences qui se soient produits de notre temps.

Dans le sein de chaque nation, l'opposition la plus

violente se manifeste entre les deux groupes si importants des salariés et des salariants ou, comme on dit vulgairement avec moins de justesse, entre le capital et le travail. Cette opposition donne lieu à une guerre intestine qui se traduit par les grèves de plus en plus fréquentes.

Il est nécessaire, ici, de se souvenir de la loi étudiée et formulée par le profond penseur qu'est M. Tarde. Rappelons-la d'un mot (1) :

Tout commence par l'infinitésimal et peu à peu s'étend, se développe de proche en proche, évoluant comme par cercles concentriques de plus en plus grands, et cela dans tous les domaines, physique, moral, social, jusqu'au moment où les forces opposées, incapables, désormais, de s'acroître, ne peuvent plus qu'entrer en conciliation suivant les lois de l'adaptation.

C'est ainsi, nous le verrons plus loin, qu'a évolué la guerre. La grève, qui est un mode de la guerre, une guerre de classes, n'a pas procédé autrement.

Elle a débuté par de petits groupes inorganisés, sporadiques ; puis, ces groupes se sont agrégés et

(1) *Les Lois sociales,* G. TARDE, F. Alcan, Paris, 1898.

soudés et, en une période de croissance très courte, — car la conscience que la société commence à avoir des phénomènes sociaux en rend l'évolution de plus en plus rapide ; la guerre a mis plusieurs milliers d'années à évoluer, l'évolution de la grève aboutira en moins d'un siècle, — on en est venu à ces grèves colossales qui réunissent pour une action commune les syndicats savamment organisés de tout un corps de métiers, avec tendance et effort pour entraîner dans le mouvement les corps de métiers analogues, auxiliaires ou dépendants, et la perspective d'une grève générale, nationale ou même internationale, ce qui serait évidemment le point final de l'évolution.

En présence de ces agrégats nouveaux, l'industrie capitaliste qui déjà depuis longtemps, par la force des choses, suivant une pente naturelle, ramassait et concentrait ses capitaux, substituant la grande usine à l'éparpillement ancien, et, comme conséquence commerciale, les grands magasins à la minuscule boutique, commence maintenant à organiser, du moins dans les pays d'avant-garde, ces *trusts* colossaux dont on ne sait encore si les flancs formidables sont gros de menaces ou de bienfaits.

Quoi qu'il en soit, le *trust* national ou international est l'aboutissement régulier du mouvement industriel et

commercial provoqué par les découvertes scientifiques du XIXe siècle : *trust* et *grève* sont les faits opposés et correspondants.

Il est probable que lorsque les deux groupements contraires auront atteint les limites extrêmes de leur développement soit en extension numérique, soit en perfection organique, le moment sera venu de transiger et d'adapter. Car l'égoïsme, qui est encore dominant, interdit les transactions tant que les forces opposées ne sont pas parvenues à s'équilibrer à peu près.

Il semble donc que, dans le domaine économique, l'orientation soit bien ce qu'elle doit être. Peut-être donc serait-il bon de favoriser et de hâter, tout en prenant des précautions contre les abus, comme voudrait le faire le président Roosevelt, d'un côté la fédération capitaliste, de l'autre la fédération ouvrière. Plus ces deux groupements opposés seront forts, plus nous serons près de la pacification générale.

VII

LA GUERRE

Nous voici maintenant en face de la question capitale, la guerre. Ce sera là sans doute le dernier assaut que l'Humanité consciente livrera à la violence. Mais, quelles que soient les péripéties de la lutte, nous pouvons être confiants dans la définitive victoire.

Oh ! je sais bien que les sceptiques ont ici beau jeu ; il est facile de railler la douce naïveté des apôtres de la paix universelle. La guerre, en effet, a été l'état normal depuis l'origine des choses ; il est naturel que la plupart des esprits considèrent comme une nécessité ce qui a été de tout temps. Peu s'en faut que certains n'érigent la guerre en institution divine. Mais ils ne s'aperçoivent pas que les six ou sept mille ans d'histoire qui sont derrière nous ne sont rien, si l'on porte sa pensée sur la carrière que l'Humanité, à moins de cataclysme cosmique, doit parcourir encore.

Toute la période antérieure, si on compare la vie de l'Humanité à la vie individuelle, représente à peine les

années de l'enfance. Notre vie est si courte que nous jugeons immense cet espace de temps, parce que nous avons pris l'habitude d'en rapporter la durée à la nôtre. Que la vue d'un ancien, ou même d'un homme du seizième siècle, fût incapable de saisir les vraies proportions de la durée, cela est naturel, il ne pouvait en être autrement. Quand l'homme, sur le disque de la terre immobile environnée du fleuve Océan, était emprisonné entre les cieux solides et l'enfer souterrain, comment, n'ayant aucune idée de l'infini de l'espace, aurait-il pu avoir celle de l'infini du temps ?

Nous avons perdu cette excuse et nous n'avons plus besoin d'un bien grand effort pour nous apercevoir que l'Humanité est fort jeune. Les habitudes inconscientes de l'enfance, il dépend d'elle de les répudier maintenant qu'elle sent monter la sève de l'adolescence, que sa conscience est en formation, qu'elle devient capable de volonté.

M. Tarde, que personne ne classera dans la catégorie des rêveurs, se range à l'opinion que l'Humanité se débarrassera de la guerre, et il s'appuie, pour le croire, sur la loi même de l'évolution générale, qu'il a si solidement établie et que nous avons déjà indiquée.

Appliquant sa théorie à la guerre comme à tous les

autres faits, il la montre (1) « débutant par une multitude infinie de très petites, mais très âpres guerres entre petits clans », puis « passant à un nombre déjà bien moindre de guerres un peu plus grandes, mais moins haineuses, entre petites cités, puis entre peuples qui vont grandissant ; et enfin on arrive à une ère de très rares conflits grandioses, mais sans férocité aucune entre des colosses nationaux que leur grandeur même rend pacifiques ».

La guerre a donc suivi l'évolution de la civilisation elle-même, d'abord fluviatile, puis méditerranéenne, aujourd'hui mondiale. Mais laissons encore la parole à M. Tarde :

« A chacune de ses étapes, à chacun de ses élargissements, qui sont avant tout des apaisements, la guerre, en somme, a diminué ou du moins s'est transformée d'une manière favorable à son évanouissement ultérieur. Chaque agrandissement des Etats a été la suppression des combats dans une région de plus en plus étendue. »

La fusion par la conquête de multitudes de petits cantons en guerre a fait la pacification sur de grands espaces, tels que la Chine, l'Egypte des Pharaons,

(1) Les Lois sociales, p. 88 et suivantes.

l'Empire romain. Puis les grandes agglomérations sont entrées en contact et en lutte.

« La continuation des guerres, dit M. Tarde, c'est, en somme, l'extension graduelle du champ de la paix. Mais cette extension ne saurait être indéfinie, puisque le globe a des limites..., et le dernier terme de l'évolution de la guerre se dévoile enfin, perspective si éblouissante qu'on n'ose y croire, perspective d'un but difficile à réaliser assurément, mais d'un but bien réel, qui n'a plus rien de décevant. »

Nous ne voulons affaiblir par aucun commentaire ces paroles d'un penseur dont l'autorité est indéniable.

Mais ce travail d'évolution, qui s'est fait si lentement dans la longue période de l'inconscience, il s'agit de le précipiter maintenant que nous sommes entrés enfin dans le régime du mouvement conscient.

Nous avons signalé plus haut la méthode à suivre, qui est celle-là même qui a presque supprimé la violence individuelle, qui supprimera demain la violence des classes, l'arbitrage.

Un grand pas a été fait par la création du tribunal de La Haye. Ce pas est-il décisif? Nous le croyons fermement : l'arbrisseau deviendra chêne, mais à condition de le cultiver avec un soin jaloux.

La méthode trouvée, de quels moyens disposons-nous pour la mettre en œuvre ? Nous tenons l'organe, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout ; par quelles pratiques en obtiendrons-nous le fonctionnement régulier ? L'initiative du tzar a été un coup de fortune pour l'idéal humain, mais des coups de fortune il faut savoir profiter.

Le premier moyen, le plus puissant, celui que nous avons indiqué à chaque ligne de ce travail, c'est l'action continue de la conscience humaine de plus en plus lucide, de plus en plus pressante. La conséquence est donc que nous avons pour devoir de faire rayonner le noyau conscient jusque dans les parties les plus profondes de la masse.

Pour répandre la parole de Jésus, qui pourtant gagna tout l'ancien monde, il n'y eut qu'une douzaine de pauvres gens du peuple, simples et ignorants, qui n'avaient à eux que leur langue, leurs pieds et leur dévouement ; nous, nous avons l'imprimerie, les communications rapides et constantes, la collaboration de presque tous les penseurs de la terre, la presse quotidienne et périodique, les conférences, les congrès, l'éducation des enfants, le concours des masses démocratiques et socialistes, autant de voies et de moyens par où il nous est permis de faire pénétrer la lumière,

et nous n'aurions pas confiance ! Si chacun de ceux qui sont dès maintenant gagnés à cette grande cause veut faire son devoir, l'idée pacifique peut se propager par contagion avec une rapidité qui stupéfiera le monde.

En fait, les associations pour la paix se multiplient et se tendent la main par dessus les frontières des Etats ; elles ont déjà créé un courant qu'il faut agrandir et faire irrésistible. Car il est besoin d'une grande force pour vaincre les préjugés enracinés des gouvernements et même des peuples.

Le centre de l'Europe est encore occupé par de grandes monarchies appuyées sur le militarisme. Ce sont ces citadelles que doit surtout viser la propagande pacifique. Mais l'idée s'infiltre partout et parvient à dissoudre les constructions dont la solidité semblait défier le temps. La démocratie sera l'acide qui rongera ces orgueilleux édifices (1).

Chez les peuples déjà dotés du gouvernement démocratique, la tâche est plus facile. Là l'idée n'a pas besoin d'agir souterrainement ni obliquement. Elle a son expression directe et pratique dans la représentation nationale, qui engendre elle-même le pouvoir

(1) La victoire morale des socialistes dans les récentes élections allemandes confirme ces prévisions.

suprême, de sorte que le pouvoir public vaut ce que vaut la conscience nationale elle-même. Faire entrer une idée dans la conscience nationale, c'est donc la faire entrer dans le pouvoir même.

Si les électeurs embrassent résolument la cause de la paix humaine et, comme ils en ont les moyens, l'imposent à leurs élus, ceux-ci seront nécessairement pacifiques. Déjà il existe dans plusieurs parlements un groupe de la paix. C'est à l'augmenter, à le fortifier qu'il faut travailler sans repos. Que la majorité dans les principaux parlements d'Europe soit acquise, et ces majorités réunies s'entendront pour imposer le désarmement et la paix. Elles pourraient être l'embryon du parlement général de l'Europe confédérée.

D'autre part, il est nécessaire que les démocraties pèsent sur leurs gouvernements respectifs pour exiger d'eux la conclusion de traités permanents d'arbitrage. En attendant que la juridiction de l'aréopage européen devienne irrécusable, ce qui est l'avenir, toutes les nations de bonne volonté devraient se lier par des traités pour faire de l'arbitrage facultatif une réalité. Cela paraît bien être la transition raisonnable. Si les nations libérales, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, les républiques de l'Amérique du Sud, l'Espagne, encore, peut-être même l'Italie, s'engageaient d'avance

à accepter pour leurs démêlés éventuels la juridiction de la Haye, voilà du coup le champ de la guerre singulièrement rétréci. Et qui peut mesurer l'influence morale qu'un tel exemple de bonne volonté exercerait sur le reste des peuples ? N'y a-t-il pas une contagion du bien comme il y a une contagion du mal ? (1).

D'ailleurs, l'évolution économique, autant que l'évolution historique, travaille pour la paix. Chaque intervalle de paix est plus long que le précédent et chaque conflagration entasse plus de ruines en trois mois qu'une guerre presque continuelle en un quelconque des siècles écoulés. Cela ne laisse pas de peser sur la conscience de ceux qui pourraient déchaîner le fléau, et on temporise et on s'ingénie, on parlemente, on raccommode, on adapte là où il y a seulement cinquante ans on aurait frappé et coupé. Oh ! nous savons bien que ce n'est pas le scrupule seul qui pacifie les âmes des puissants de la terre. La preuve,

(1) Nous n'aurions pas osé espérer, quand, au mois d'octobre 1902, nous écrivions ces pages, que les faits se précipiteraient si vite pour commencer à réaliser nos prévisions : rapprochement avec l'Angleterre et l'Italie ; visites réciproques des commerçants et des parlementaires anglais et français ; visites analogues projetées entre français et italiens ; traité d'arbitrage avec l'Angleterre ; les armes arrachées des mains de deux grandes puissances et leur différend avec le Vénézuela porté devant l'aréopage européen.

c'est que, si l'occasion se présente d'écraser sans risque un beaucoup plus faible que soi, l'hésitation disparaît : l'Espagne, la Chine, le Transvaal le disent assez haut. Mais c'est cela même qui est rassurant. C'est cela qui raréfie les grandes crises internationales. C'est cela qui nous a valu trente-deux ans de paix européenne. Il y a trop de risques pour chacun à rompre la paix, et nous en profitons. Seulement, tout le monde commence à sentir l'illogisme qu'il y a à garder sur pied des armées de plusieurs millions d'hommes dont on ne veut et dont on ne peut rien faire ; à jeter dans un gouffre sans fond presque toutes les ressources des peuples pour aiguiser des armes dont personne n'ose plus se servir. C'est une vérité qui finira par crever les yeux de tous.

Mais cela ne suffirait peut-être pas si cet effroyable gaspillage de toutes les forces vives de la vieille Europe ne devait, et cela dans un avenir que nous touchons de la main, mettre l'ancien continent à la merci du nouveau.

Il convient ici d'être très prudent ; il faut se garder de contribuer par des paroles peu modérées à augmenter l'antagonisme qui peut exister entre l'Amérique et l'Europe. Nous aimons l'Amérique, nous éprouvons pour elle, nous autres Français, une grande sympathie

historique et politique et nous nous reprocherions le moindre mot qui pût blesser la grande République, sœur d'au-delà des mers ; mais en constatant un danger qu'on voudrait de toute son âme conjurer, on ne le rend pas plus pressant. Eh bien ! tout le monde sent et beaucoup commencent à voir clairement que l'Europe, avec sa paix armée, joue une partie qui ne peut finir que par la débâcle. Quand de ce côté de l'Océan nous serons tous exsangues, l'Amérique viendra à notre secours et retournera l'œuvre de Colomb. Il ne lui restera plus qu'à s'installer au chevet de l'Europe malade et à la serrer dans des bandelettes.

Le danger est tel, danger économique et moral, qu'il est presque impossible qu'il ne fasse pas l'union. Devant le colosse qui grandit à vue d'œil de l'autre côté de l'Océan, la vieille Europe est, dans l'ordre économique et toutes proportions gardées, ce qu'était l'antique Grèce, dans l'ordre politique, devant la Macédoine de Philippe. Nous voyons cela dans une lumière crue.

Mais cette lumière, qui éclaire le péril, peut, si nous le voulons, devenir une aurore ; ce danger de fin peut devenir un commencement. De même que la guerre de Cent ans a donné naissance au patriotisme français, le danger d'outre-mer pourrait donner naissance au patriotisme européen ; nous obéirions

ainsi à la loi d'extension qui jusqu'ici a régi toutes les sociétés humaines : les cantons faisant les provinces, les provinces faisant les royaumes, les Etats enfin s'agglomérant à leur tour. Il ne reste plus qu'un pas à faire pour réaliser la fédération européenne qui est la condition même de la conservation de l'Europe.

VIII

LA PATRIE

Réaliser la confédération européenne, est-ce à dire qu'il faille que chacun des peuples qui composent l'Europe renonce à son individualité propre? Que les petites patries aillent se fondre dans la plus grande patrie européenne? Que l'Europe devienne un corps homogène ou amorphe?

Mille fois non.

Nous ne savons si ce rêve se réalisera jamais. Un Athénien, contemporain de la guerre du Péloponèse pouvait-il prévoir l'unité actuelle de la Grèce? Il faut rester sur le terrain de la réalité ; il faut laisser à nos lointains descendants le soin de résoudre les ques-

tions que nos solutions mêmes pourront faire apparaître.

Pour l'heure présente, non seulement cette fusion n'est pas nécessaire, mais elle est impossible. Serait-elle possible, elle ne serait pas souhaitable.

Les nationalités sont des forces, et il ne faut pas détruire les forces ; il faut seulement veiller à ce qu'elles ne soient pas détournées à des usages malfaisants.

Ce n'est pas une fusion que nous voulons, c'est une adaptation, et c'est bien différent.

Si nous jetons les yeux sur les œuvres de la nature, nous voyons que les composés les plus parfaits ne le sont point de parties homogènes, mais de parties hétérogènes bien adaptées.

Le corps de l'animal, par exemple, est un agrégat de tissus différents et d'organes divers, ayant chacun sa figure, sa limite et ses fonctions, mais dépendant les uns des autres dans une adaptation parfaite. S'il n'y avait pas différenciation, il n'y aurait pas de fonctions distinctes, il n'y aurait pas de corps humain.

De même, dans un orchestre, les divers instruments concourent à l'harmonie ; chacun apporte à ce concert, les qualités inhérentes à sa forme et à sa substance propres, et l'ensemble harmonieux résulte d'adaptations successives dues au luthier, au compositeur et

aux éxécutants. Substituez à cet orchestre les douze sons d'une douzaine de flûtes ou d'une douzaine de violons exécutant le même morceau, vous n'aurez point le même résultat.

Ce ne sont là que des métaphores sans doute ; mais s'il est vrai que les métaphores ne sont pas des raisons, elles sont bien, si on les fait justes, des illustrations de la vérité même.

Laissons toutefois les métaphores et voyons les faits.

S'il se crée, comme je crois l'avoir prouvé, une conscience de l'Humanité, composée des idées et des tendances les plus générales, produit inestimablement précieux de l'élaboration de tous les siècles passés, le contenu de cette conscience doit se retrouver évidemment dans la conscience de chacun des groupes nationaux parvenus au point de perfection atteint par la civilisation actuelle. Nous l'y rencontrons, en effet, mais avec quelque chose de plus, avec des idées et des tendances secondaires ou supplémentaires fournies par l'hérédité ethnique et par le milieu qui, dans les uns, se sont fortifiées et développées comme dans un terrain propice, tandis qu'ailleurs elles avortaient et laissaient la place à d'autres idées, à d'autres qualités, à d'autres tendances de valeur et de nature diverses ; par quoi chaque groupe national se différenciant des autres, se

présente avec un caractère particulier, avec une figure toute personnelle.

Ces éléments secondaires et particuliers sont une force et une richesse qu'il faut se garder d'affaiblir ou de perdre. Ils doublent pour ainsi dire et renforcent la la conscience universelle ; ils en sont les compléments et les soutiens indispensables. Ils exercent leur influence, suivant les lois de l'imitation (1), d'un groupe à l'autre ; ils ont, à notre époque de diffusion et de pénétration mutuelles, des répercussions infinies et, dans ce va-et-vient incessant, se comblent des lacunes, sont suscitées des énergies nouvelles. Ainsi, à force d'actions et de réactions réciproques, se dissolvent peu à peu des oppositions qui paraissaient irréductibles et, sans que s'effacent les caractères fondamentaux, dont le milieu ni la race ne permettent la destruction, il se fait entre les idées et les sentiments des différents peuples les adaptations qui sont le prélude de la concorde future et de la paix mondiale.

Et c'est pourquoi vouloir détruire les consciences nationales, ce ne serait pas seulement un crime de lèse-patrie, ce serait un crime de lèse-humanité.

La raison se trouve donc d'accord avec le sentiment pour continuer à entourer la Patrie d'un culte filial,

(1) Voir les *Lois de l'Imitation*, G. Tarde, F. Alcan, Paris.

pour ne rien affaiblir de sa vitalité et de ses énergies. Car si l'idée de patrie comprend les souvenirs émus d'un long passé et les joies mêlées aux tristesses du présent, elle implique aussi toutes les espérances de l'avenir.

Tout ce qu'elle est doit entrer comme apport dans le trésor de l'Humanité. Ce que nous enlèverions à l'une serait dérobé à l'autre.

Et on voit par là combien lourdement se trompent ceux qui accusent les pacifiques et les humanitaires d'être des sans-patrie et confondent ainsi grossièrement l'humanitaire et le cosmopolite. Il y a là un funeste malentendu qu'il importe de dissiper.

Que quelques humanitaires peu éclairés aient eux-mêmes donné dans cette erreur, cela est fort possible. Il convient donc de les avertir et de les éclairer, et en tout cas de ne pas laisser échapper une occasion de proclamer bien haut la vérité, de montrer bien clairement au peuple qu'entre la Patrie et l'Humanité il n'y a aucune antinomie.

Non, pas plus que l'organe ne s'oppose à la vie de l'organisme total, la Patrie ne s'oppose à la vie de l'Humanité. L'une est la condition de l'autre, on ne les conçoit pas l'une sans l'autre et les deux sont facteurs d'harmonie.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, une condition est absolument nécessaire, c'est que les aspirations particulières des consciences nationales ne s'opposent pas aux aspirations générales de la conscience de l'Humanité. Ceci est essentiel. L'équilibre harmonieux ne sera acquis que par cette condition réalisée.

Toute aspiration d'un groupe national opposée à l'idéal humain doit être pacifiquement combattue jusqu'à extirpation.

De même qu'un organe d'animal peut-être infecté de quelque virus, et le désordre se propager à l'organisme entier, de même une conscience nationale peut contenir des idées ou des aspirations qui sont un danger pour elle et pour les autres.

Un de ces poisons, et non le moindre, est la vanité, qui attaque les groupes comme les individus. La vanité entraîne à vouloir agrandir la Patrie par des conquêtes territoriales ; d'où la guerre, contraire à l'idéal humain. La vanité nationale inspire à la nation le désir insensé de l'hégémonie, lui inocule une susceptibilité maladive et ridicule, ce faux point d'honneur qui, pour l'individu, amène le duel, et pour les nations, la guerre.

C'est cette vanité qui engendre les maladies du patriotisme, que beaucoup trop de gens de bonne foi

et de bonne volonté confondent avec lui et qui reçoivent actuellement, selon les pays, les noms de jingoïsme, de nationalisme ou d'impérialisme.

On ne s'aperçoit pas assez que la Patrie n'est pas seulement un domaine territorial et n'appartient pas seulement au passé, mais qu'elle est aussi un domaine moral et que nous devons la concevoir idéalement prolongée dans l'avenir. En élevant la conscience nationale, nous élevons, nous grandissons la Patrie.

Mais ici, arrêtons-nous.

En faisant tout notre devoir humain, ne risquons-nous pas de léser la Patrie ? En expulsant de la conscience nationale tout ce qui est en contradiction avec l'idéal humain, en l'imprégnant d'altruisme, ne nous exposons-nous pas à être les dupes des peuples qui auraient conservé dans leur conscience nationale les maladies que nous aurions chassées de la nôtre ?

Cette catastrophe nous menacerait certainement si le développement de l'altruisme devait dissoudre l'énergie. Mais l'altruisme n'est pas un dissolvant.

Nous soutenons qu'il est plutôt un facteur d'énergie morale. La preuve du contraire, ni théorique ni pratique, n'a jamais été faite, tandis que les preuves de notre assertion abondent.

Entre tigre et le mouton, et à égale distance, il y a le

terre-neuve, qui ne renonce pas à ses crocs, quoiqu'il soit bon et généreux, et qui saurait se défendre à l'occasion.

Prêchons le désarmement conforme à l'idéal humain, mais le désarmement progressif et simultané. Prouvons au monde que nous n'avons ni ambitions territoriales ni vanités malsaines ; mais, tant que les autres ne nous auront pas fourni les mêmes preuves de bonne volonté, restons armés et sur la défensive.

La conséquence logique, c'est que, tout en ayant horreur du militarisme, nous devons, tant que l'idée en marche n'aura pas sapé et fait crouler l'état de choses actuel, respecter, soutenir et aimer notre armée qui, pour le moment, est notre sauvegarde.

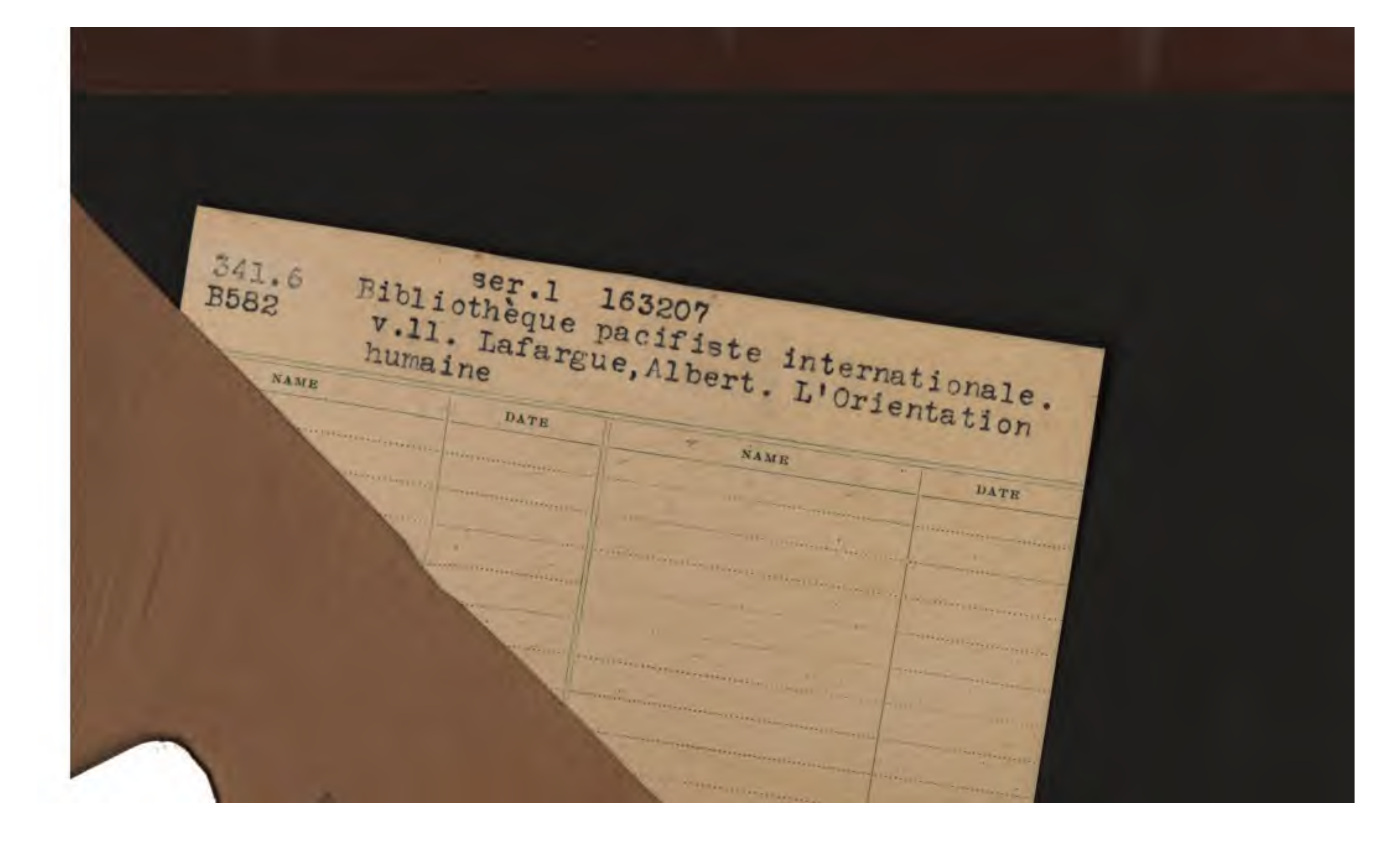
Tant que l'Europe ne se sera pas entendue pour faire du tribunal de la Haye l'institution angulaire, la cour souveraine, irrécusable et sans appel, tant qu'elle n'aura pas reconnu par des résolutions pratiques que la paix armée la mène aux pires catastrophes, tant que l'opinion ou plutôt la conscience de l'Humanité, devenue irrésistible, n'aura pas forcé les gouvernements et les rois de l'Europe à l'attitude sincèrement pacifique, nous serons obligés à la veillée des armes. Nous imiterons l'honnête homme qui ne se croit pas obligé de jeter son revolver au moment de traverser le bois.

Mais si nous sommes résolus à ne rien laisser perdre des énergies nationales, n'oublions pas une minute que nous sommes le peuple de la Révolution, que la France a toujours été grande par l'esprit, par l'idée et que nous avons toujours eu l'honneur de servir l'idéal. Aujourd'hui que l'idéal humain, le plus beau qui se soit révélé, est là devant nous, nous n'allons pas sans doute abandonner ce drapeau.

Non. Par la parole, par le journal, par la brochure, par le livre, par les congrès, par l'association, par l'éducation, par la propagande incessante et sous toutes ses formes, semons l'idée pacifique, combattons la violence, prêchons la tolérance, la fraternité, l'amour. Faisons circuler d'un pôle à l'autre le courant d'altruisme qui dissoudra les haines et changera les dissonances en des rythmes harmonieux ; en un mot, au-dessus de la lutte des oppositions intéressées que l'égoïsme met en branle et que nous ne pouvons songer à détruire, faisons planer la conscience humaine de plus en plus élargie et lucide, se proposant d'atteindre le bonheur humain, un bonheur limité à la vie terrestre, conditionné par la science et la paix, paix sociale, paix internationale. La phalange des savants éclaire notre route ; le cœur des foules fera le reste.

FIN

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE



341.6
B582
ser.1 163207
Bibliothèque pacifiste internationale.
v.11. Lafargue, Albert. L'Orientation
humaine
NAME
DATE
NAME
DATE

